

UN SOLDAT

Assassin ! Je suis un assassin ! Je sais que désormais cette pensée ne me quittera plus jusqu'à la fin de mes jours. Que ce soit dans 20 ou 30 ans, si Dieu consent à me faire sortir vivant de cet enfer. Ou dans quelques heures, quelques semaines ou quelques mois si je dois mourir ici, au milieu de ce champ, emporté par une rafale de mitrailleuse ou un éclat d'obus, comme tant de camarades avant moi.

Assassin ! Je suis un assassin ! Hier pour la première fois, dans un corps-à-corps furieux, j'ai tué un homme. C'était un ennemi, puisqu'il ne portait pas le même uniforme que moi. Méritait-il pour autant de mourir ?

Bien sûr, d'autres que lui sont tombés sous les balles de mon fusil. Mais c'était différent. Ils étaient loin, cachés comme moi au fond de leurs tranchées. Lui, je l'ai vu de près. J'ai vu la peur dans ses yeux au moment où je m'apprêtais à lui planter mon couteau dans le cœur. J'ai entendu son cri, ses quelques mots qui voulaient sans doute dire « Pitié, ne me tuez pas ». Et pourtant, je l'ai achevé froidement comme lorsque je tuais une poule ou un lapin dans la cour de la ferme familiale.

Que suis-je devenu en quelques mois ? Un être insensible et froid que la guerre laisse sans réaction. Un monstre prêt à tout pour sauver sa peau. Une machine de guerre sans âme, ni sentiment. Un soldat ivre de violence, qui a perdu toute son humanité à force de côtoyer la mort, prêt à faire le coup de poing pour un regard de travers ou une mauvaise plaisanterie à son égard.

Je me souviens du jeune homme que j'étais il y a si peu de temps encore : timoré, craintif, presque trouillard, incapable de réagir aux quolibets dont j'étais la cible lorsque je me baladais sur le marché de mon village. C'est si facile de se moquer des gens différents comme moi, que j'étais alors la victime préférée de quelques garnements âgés d'une douzaine d'années à peine. Ils me surnommaient l'éléphant ou quatzieux à cause de mes oreilles en feuilles de chou ou de mes lunettes. Et je restais là sans réaction, me disant simplement qu'ils ne manquaient pas de toupet, mais qu'ils étaient jeunes. Qu'il fallait leur pardonner.

Je me rappelle aussi de ce jour où nous sommes partis la fleur au fusil, sous les vivats de la foule. Les filles nous jetaient des fleurs, les enfants des serpentins. Les anciens nous tapaient

sur l'épaule pour nous encourager. Tous persuadés, moi le premier, que la guerre ne durerait pas.

La pâte de tes galettes de sarrasin n'aura pas le temps de refroidir que je serai déjà de retour, avais-je dit à ma mère, tout en flattant une dernière fois Charlie, mon vieux cocker roux, avant de partir. La pauvre, elle doit être morte d'inquiétude depuis le temps que je n'ai pu lui donner de nouvelles, à frémir à chaque fois qu'elle voit arriver le maire et le curé à l'entrée de la rue.

Cette guerre serait courte et la victoire au bout. Tu parles. Cela fait déjà deux ans que je suis ici, tantôt enterré comme la bête que je suis devenu, tantôt courant en zigzag pour éviter les balles ennemies dans des attaques aussi meurtrières qu'inutiles puisque nous perdons le lendemain le terrain que nous avons conquis la veille.

Je pensais tout connaître de la vie et de ses dangers en travaillant à la mine, maniant avec précaution des bâtons de dynamite pour percer des galeries toujours plus profondes, creusant à coup de pioche et de pic la terre nourricière pour en extraire le précieux charbon. Je croyais alors que l'enfer, c'était là-dessous. Aujourd'hui, je sais que c'est ici, dans cette tranchée, au milieu d'hommes prêts à se battre jusqu'à la mort pour un bout de terrain, un peu de gloire éphémère, ou une médaille de pacotille.

Assassin, je suis un assassin ! Comment pourrai-je encore porter mon regard sur la belle Alexandra, cet ange blond qui hante mes nuits depuis le début des combats ? Comment pourrait-elle aimer un homme avec du sang sur les mains même si certains nous glorifient pour cela ? Etre un héros me rendrait-il plus désirable ?

Pourquoi me regarderait-elle d'ailleurs, alors qu'elle ne l'a jamais fait jusque-là, n'ayant d'yeux que pour le fils du châtelain qui a su faire jouer ses relations pour lui éviter de partir à la guerre ? Comment aurait-elle pu s'intéresser à moi, le pauvre mineur de fond qui pelletait le charbon du matin jusqu'au soir, espérant y trouver un jour, une pépite d'or pour la lui offrir, tandis qu'elle passait ses journées le long de la rivière à peindre des si jolies aquarelles ?

Comment pourrai-je partager sa table et goûter à des plats raffinés après avoir bu des soupes immondes ou mangé des épluchures de pommes de terre comme je le fais parfois, lorsque la cantine ne parvient pas jusqu'à nous ?

Comment pourrai-je espérer dormir à ses côtés dans des draps que j'imagine de soie rose, après avoir somnolé dans la boue, au milieu des rats et des corps déchiquetés en train de pourrir lentement, avec dans la tête les cris de mes compagnons d'infortune en train d'agoniser dans le no man's land ?

Durant cette foutue guerre, j'ai perdu mes meilleurs copains, Lucien qui jouait du cornet à pistons au sein de l'harmonie municipale, Baptiste que j'avais rencontré au café du village lors de la ducasse, Jeannot, Michel, mes amis d'enfance et tant d'autres encore.

J'y ai perdu beaucoup de mes amis et toutes mes illusions sur la nature humaine. J'étais joyeux, insouciant, heureux de vivre, quoi qu'un chouia inquiet pour mon avenir. Je suis devenu aussi sombre que le ciel lorsqu'il s'obscurcit les jours de bombardement, aussi triste que ces chants d'oiseaux après la bataille, lorsqu'il ne reste plus sur la plaine que des cratères à la place des arbres, et des cadavres à demi-enfouis dans la terre labourée par les obus.

Je croyais en Dieu et en l'Homme. Je leur faisais confiance. Aujourd'hui, je ne sais plus que penser. Est-ce Lui qui nous abandonne ? Est-ce nous qui ne sommes pas suffisamment sages et qui réitérons les mêmes erreurs à chaque fois, en partant faire la guerre comme si nous ne savions pas profiter de la paix ? Ne serait-il pas plus intelligent de se révolter contre les grands de ce monde qui, tranquilles et en sécurité à l'arrière, nous envoient nous battre, plutôt que de leur obéir aveuglément ?

Toutes ces questions tournent en boucle dans ma tête. A tel point que je me demande si la vie, si ma vie, vaut encore le coup d'être vécue, si c'est pour la vivre avec la peur chevillée au cœur et au ventre. Ne vaudrait-il pas mieux que je meure tout de suite plutôt que de finir cette guerre amputé, défiguré, fou même peut être, saoulé de bruit et de violence comme je le suis depuis deux ans maintenant ? Il serait si facile de sortir de la tranchée et de me livrer aux tirs de l'ennemi pour échapper à ce funeste destin.

Assassin ! Je suis un assassin ! Je sais que désormais cette pensée ne me quittera plus jusqu'au jour où je vais quitter cette terre. J'en arrive même à souhaiter qu'il arrive le plus vite possible et qu'elle aille hanter l'esprit de celui qui aura mis fin à mon calvaire.

Demain peut-être ?